

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE :

HONNEUR ET PATRIE 8

BUREAU

DU JOURNAL,

Rue Perez Castellanos n. 162.

Le PATRIOTE paraît trois fois la semaine, le DIMANCHE, le MERCREDI et le VENDREDI. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on adresse les lettres et avis à M. JH. REYNAUD, propriétaire gérant.

PRIX

DE L'ABONNEMENT

2 PATACONS par mois.

## MONTEVIDEO.

26 JANVIER 1850.

Monsieur le Rédacteur du PATRIOTE FRANÇAIS.

Monsieur le Rédacteur,

Je viens vous remettre copie d'un Mémoire que j'ai rédigé sur l'Emigration, après la publication de l'intéressant travail de notre compatriote M. ARSENE ISABELLE, et sur la proposition qui en avait été faite dans une réunion particulière, le 11 novembre dernier.

Il n'était pas destiné à la publicité, devant être adressé à une société philanthropique de Paris; mais comme l'apparition d'une nouvelle Revue, à Paris, en septembre dernier, ayant pour titre: « ANNALES DE L'EXTINCTION DU PAUPERISME, » dont vous avez rendu compte dans vos derniers numéros, pourrait me faire soupçonner de plagiat, je me suis décidé à le faire publier pour prendre date, pouvant au besoin en appeler à la déclaration de l'auteur de la Colonisation dans la province brésilienne de Rio Grande et dans tout le bassin de la Plata, ainsi qu'à celle de plus de vingt personnes qui m'ont prié de me charger de ce travail à l'époque sus indiquée.

En outre, ces idées ne sont pour moi que la conséquence de celles que j'ai manifestées dans les Lettres Montevidiennes, publiées dès le 30 décembre 1848, dans la Sentinelle de la Plata.

Nous sommes heureux de voir approcher la réalisation de projets aussi utiles pour l'humanité, nous formons des vœux pour le succès d'une pareille entreprise, et nous ne pouvons ambitionner une plus grande satisfaction que celle que nous avons éprouvée, en nous rencontrant dans le monde des idées, avec des esprits aussi éminents et distingués que les rédacteurs de la Revue dont vous avez entretenu vos lecteurs.

Agréer, Monsieur, etc.

Montevideo, le 25 janvier 1850.

UN EMIGRE.

## ESSAI

SUR

L'EMIGRATION FRANÇAISE

DANS

L'AMÉRIQUE DU SUD.

« Tout remède est une innovation.... Or, le temps changeant naturellement les choses en pis, si l'homme par sa prudence et son activité ne s'efforce pas de les changer en mieux, quand verra-t-il la fin de ses maux ? »

(BACON.—Essais de morale et de politique.)

I.

MONSIEURS,

.....

Nous venons ici soumettre à votre appréciation quelques idées pratiques, mûries par la réflexion et par l'expérience des affaires, sur l'EMIGRATION, ou, si l'on veut faire abstraction de toute idée de dépendance et de possession attachée à ce mot, sur la Colonisation Européenne dans l'Amérique du Sud,—persuadés qu'on ne s'attache pas assez en France à l'étude des besoins des peuples étrangers et des ressources que les pays éloignés offrent, non seulement au commerce et à l'industrie de l'Europe, mais encore à ses travailleurs et à ses artisans.

Le mal qui dévore la société en France est un fait qui ne peut être révoqué en doute, et qui réclame de prompts remèdes, s'il est vrai, comme l'a dit Volney, que « tout l'art du gouvernement se réduit à empêcher les frottements violents capables de détruire la société. » Il n'appartient qu'aux égoïstes et aux indifférents d'oser déclarer qu'il n'y a rien à faire dans une telle conjoncture. Il y a toujours quelque chose à faire pour détruire ou au moins pour apaiser le mal, quand c'est la société toute entière qui souffre. Ce n'est pas lorsque les hommes se meuvent et s'agitent sans idée arrêtée, sans savoir où ils vont, que les amis de l'humanité doivent rester indifférents ou oisifs: leur devoir au contraire est de travailler à les éclairer, à les diriger, à employer utilement ce besoin immodéré d'activité.....

Nous savons que les hommes sensés, que les sages ne veulent rien démolir, ne doivent rien détruire: leur tâche est d'éduquer, et non de jeter aucun édifice par terre, suivant en cela les sages préceptes d'un philosophe du XVIIe

siècle qui veut que, « les hommes dans leurs innovations imitent le temps même, qui amène sans doute de grands changements, mais par degrés et sans qu'on le sente (1). » Quand Constantin résolut de donner une nouvelle capitale à l'Empire, il ne commença pas par détruire Rome, il éleva Constantinople: quand une ville est trop étroite pour sa population, on en recule les limites, mais on ne la démolit pas pour la reconstruire plus grande. Ces principes sont les nôtres, comme ceux de nos maîtres, et nous n'avons ni la pensée, ni l'intention de nous en écarter.....

II

Il est un fait qui mérite de fixer l'attention des philosophes, comme celle des hommes d'état, et auquel il nous semble qu'on n'a pas assez pensé; c'est celui de l'accroissement progressif de la population en France qui, suivant l'Annuaire du bureau des longitudes (année 1838), serait d'un 10me en 18 ans, de moitié en 77 ans et du double en 131 ans (2). Il est rationnel de penser qu'une partie des maux qui affligent notre société proviennent de cette exubérance, aux besoins de laquelle les lois n'ont pas assez pourvu, car ce n'est pas le tout de pourvoir aux besoins présents, comme on le fait trop généralement en matière de gouvernement et d'administration, il faut encore prévoir ceux à venir, et pour cela la recherche de la cause de ces besoins est essentielle, si l'on ne veut pas retomber périodiquement dans les mêmes embarras. De l'augmentation progressive de la population, dans un pays comme la France, où elle s'attache au sol, vient cette concurrence acharnée que se font tous les fabricans entr'eux, toutes les industries entr'elles, et que se font ensuite les diverses nations manufacturières sur tous les marchés du globe: de là vient aussi un excès de production, qui en faisant baisser les prix amène inévitablement la diminution des salaires: d'où, la gêne, la misère—mauvaises conseillères qui troublent les esprits et font souvent que les populations se ruent les unes sur les autres, après s'en être pris à leur gouvernement.

De l'autre côté de l'Atlantique, dans toute l'Amérique du Sud, et spécialement dans le nord du Brésil, dans tous les bassins de la Plata, de l'Uruguay et du Parana (car nous nous occupons exclusivement des pays que nous habitons ou que leur proximité nous a permis de connaître ou d'explorer.) Dans l'Amérique du Sud, disons-nous, un

(1) Bacon.—Essais de morale et de politique.

(2) Suivant M. Moreau de Jones, dans sa Statistique de l'Agriculture de la France, depuis l'année 1700 jusqu'en 1840 la population a presque doublé en France.

### Feuilleton du Patriote.—27 JANVIER 1850.

LES

## MILLE ET UN FANTOMES.

II.

L'IMPASSE DES SERGENS.

(Suite.)

—Là, là, murmura Jacquemin en se cramponnant au bras de M. Ledru d'une main et en montrant de l'autre l'ouverture de la cave.

—Ah! ah! dit tout bas le docteur au commissaire de police, avec ce sourire terrible des gens que rien n'impressionne, parce qu'ils ne croient à rien, il paraît que Mme. Jacquemin a suivi le précepte de maître Adam; et il fredonna:

Si je meurs, que l'on m'enterre  
Dans la cave où est....

—Silence, interrompit Jacquemin, le visage livide, les cheveux hérissés, la sueur sur le front, ne chantez pas ici.

Frappé par l'expression de cette voix, le docteur se tut. Mais presque aussitôt descendant les premières marches de l'escalier:

—Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

Eh, s'étant baissé, il ramassa une épée à large lame. C'était l'épée à deux mains que Jacquemin, comme il l'avait dit, avait prise, le 29 juillet 1830, au Musée d'artillerie; la lame était teinte de sang.

Le commissaire de police la prit des mains du docteur.

—Reconnaissez-vous cette épée? dit-il au prisonnier. —Oui, répondit Jacquemin, Allez! allez! finissons-en. C'était le premier jalon du meurtre, que l'on venait de rencontrer.

On pénétra dans la cave, chacun tenant le rang que nous avons déjà dit.

Le docteur et le commissaire de police les premiers, puis M. Ledru et Jacquemin, puis les deux personnes qui se trouvaient chez lui, puis les gendarmes, puis les privilégiés.

Après avoir descendu la septième marche, mon œil plongeait dans la cave et embrassait le terrible ensemble que je vais essayer de peindre.

Le premier objet sur lequel s'arrêtaient les yeux, était un cadavre sans tête, couché près d'un tonneau, dont le robinet, ouvert à moitié, continuait de laisser échapper un filet de vin, lequel, en coulant, formait une rigole qui allait se perdre sous le chantier.

Le cadavre était à moitié tordu, comme si le torse, retourné sur le dos, eût commencé un mouvement d'agonie que les jambes n'avaient pas pu suivre. La robe était, d'un côté, retroussée jusqu'à la jarretière.

On voyait que la victime avait été frappée au moment où, à genoux devant le tonneau, elle commençait à remplir une bouteille, qui lui avait échappé des mains et qui était gisante à ses côtés.

Tout le haut du corps nageait dans une mare de sang. Debout sur un sac de plâtre adossé à la muraille, comme un buste sur sa colonne, on apercevait ou plutôt on devinait une tête, noyée dans ses cheveux; une raie de

sang rougissait le sac, du haut jusqu'à la moitié.

Le docteur et le commissaire de police avaient déjà fait le tour du cadavre et se trouvaient placés en face de l'escalier.

Vers le milieu de la cave étaient les deux amis de M. Ledru et quelques curieux qui s'étaient empressés de pénétrer jusque-là.

Au bas de l'escalier était Jacquemin qu'on n'avait pu faire aller plus loin que la dernière marche.

Derrière Jacquemin, les deux gendarmes;

Derrière les deux gendarmes, cinq ou six personnes, au nombre desquelles je me trouvais et qui se groupaient avec moi sur l'escalier.

Tout cet intérieur lugubre était éclairé par la lueur tremblotante d'une chandelle, posée sur le tonneau même d'où coulait le vin, et en face duquel gisait le cadavre de la femme Jacquemin.

—Une table, une chaise, dit le commissaire de police, et verbalisons.

III.

LE PROCÈS-VERBAL.

On passa au commissaire de police les deux meubles demandés; il assura sa table, s'assit devant, demanda la chandelle, que le docteur lui apporta en enjambant par-dessus le cadavre, tira de sa poche un encrier, des plumes, du papier, et commença son procès-verbal.

Pendant qu'il écrivait le préambule, le docteur fit un mouvement de curiosité vers cette tête posée sur le sac de plâtre, mais le commissaire l'arrêta.

tableau bien différent frappe les regards. Ces vastes pays d'une fécondité luxuriante sont à peine habités, les bras y manquent pour exploiter les terres, les mines y sont négligées, tout y est abondant pour la vie, tout y reste à faire, et les travailleurs manquent à l'industrie et à la culture. Aussi le contraire de ce qui arrive en Europe survient ici : — l'accroissement de la population enrichit et civilise le pays; la concurrence est à peine sentie parce qu'il y a place pour tout le monde, et que les bras n'étant pas en rapport avec les besoins ils sont largement rétribués.....

De ces observations il résulte, que ce qui excède d'un côté fait défaut de l'autre, que ce qui cause une grande perturbation en Europe amènerait la prospérité en Amérique. Ce n'est plus qu'une question d'équilibre : ce qu'il reste à faire, dans l'intérêt de l'humanité, c'est de favoriser autant que possible le déplacement des populations; comme les Phocéens, les Phéniciens, les Grecs, il faut déverser au dehors le trop plein des populations, à l'aide du commerce, afin d'entretenir au dedans la vigueur, l'aisance et le respect des lois. Il faut faire mieux que ces anciens peuples, qui souvent ne poussaient à l'émigration que par ambition, par calcul ou par égoïsme : il faut guider, éclairer, diriger les émigrants, et ne leur conseiller le déplacement qu'à cause du bien être qui peut en résulter pour eux comme pour ceux qui restent. Quant aux idées subversives de certains démocrates exaltés, dont quelques gouvernements trop scrupuleux pourraient craindre la contagion dans leurs états, elle ne sont pas à redouter : une fois qu'on a passé l'équateur on n'est plus communiste, et lorsque le travail est lucratif et l'aisance générale on ne le devient pas. Si malgré ces antidotes, qui ont bien leur vertu, quelques émigrants *chevelus* persistaient encore dans ces idées, on pourrait les envoyer au Paraguay, où la doctrine du communisme est mise en pratique, et nous sommes sûrs que s'ils en revenaient, ils en reviendraient radicalement guéris.

Encouragée et favorisée avec cette sollicitude et ce discernement, que de vrais amis de l'humanité peuvent seuls avoir, l'émigration ne procurerait pas seulement le simple avantage d'équilibre que nous avons indiqué, elle produirait encore à la mère-patrie d'autres et de plus grands biens, en répandant à l'étranger ses propres goûts et en y important ses habitudes et ses mœurs — toutes choses qui tourneraient au profit du commerce, en augmentant la consommation à l'extérieur, et en donnant à l'intérieur une activité dont les travailleurs et l'industrie nationale recueilleraient tous les fruits, en même temps qu'elles amèneraient la prospérité dans les pays où ces populations iraient s'établir. Du même coup, on obtiendrait les résultats suivants : — travail et aisance pour les malheureux sans ouvrage — nombreux débouchés pour le commerce et l'industrie nationale — augmentation naturelle des salaires pour les travailleurs en France — Paix, prospérité et abondance pour les pays où iraient s'établir les colons. Ces objets, qui sont de la plus haute importance, pourraient bien n'être pas sans influence sur la gloire et l'avenir de notre chère Patrie, car, ainsi que l'a dit l'au-

teur de *l'Esprit des Lois* : « Le commerce guérit des préjugés destructeurs. »

La République Orientale que nous habitons servirait admirablement ces vues, puis qu'elle pourrait recevoir sans encombre ni inconvenient dix mille émigrants français par an, qui tous y trouveraient en peu de temps du travail ou de l'emploi et y jouiraient immédiatement des douceurs et des avantages d'une existence lucrative. Grâce à la fertilité du pays, à son climat, à son organisation, à sa position centrale, cette émigration, en s'étendant dans tous les bassins de l'Uruguay et du Parana, ne tarderait pas à prendre de grandes proportions et à former le foyer d'une vaste confédération commerciale qui, en rendant la vie douce et facile à tous les habitants, procurerait à notre commerce et à notre industrie de vastes débouchés, tout en assurant la paix et la prospérité dans ces contrées.

Nous n'entrerons pas à ce sujet dans de plus grands détails, nous en référant entièrement à deux excellents écrits publiés dans un journal de notre ville sur la *Colonisation* dans l'Amérique du Sud (3), que nous vous adressons avec le présent Mémoire..... Il nous a semblé que les idées de colonisation dont ils traitent pourraient jusqu'à un certain point être mises en pratique, avec quelque succès, par une société qui aurait pour mission et pour but d'assister, de secourir et de protéger ses semblables. Ce sont les diverses propositions résultant de cette opinion que nous venons soumettre à votre jugement éclairé.

Ce n'est pas un projet complet que nous venons vous présenter; l'insuffisance de nos connaissances ne nous permet pas d'avoir cette prétention. — Ce n'est pas non plus un appel à l'émigration Française dans le seul pays de la Plata, et à notre profit, que nous venons faire ici; toute idée de spéculation particulière à cet égard étant loin de notre pensée, et l'état actuel du pays nous faisant au contraire un devoir de n'engager personne à se rendre dans ce pays tant que durera la guerre qui l'afflige — C'est encore moins un nouveau système social que nous voulons vous proposer. Nous n'avons pas d'autre intention, que de vous présenter de simples considérations sur l'état de pays peu connus, et sur les ressources de tous genres qu'ils offrent aux travailleurs et au commerce en général. Comme Descartes, mais avec toute la différence qu'il y a entre le génie et le bon sens, nous dirons que : « ne proposant cet écrit que comme une histoire, ou, si vous l'aimez mieux, que comme une fable, en laquelle, parmi quelques exemples qu'on peut imiter, on en trouvera peut être aussi plusieurs autres qu'on aura raison de ne pas suivre, nous espérons qu'il sera utile à quelques uns sans être nuisible à personne, et que tous nous sauront gré de notre franchise (4). »

Nous voyons ce qu'on pourrait faire ici; par induction nous jugeons qu'il y a également beaucoup à faire par tous les pays sains et fertiles où la population est peu

(3) Voir le *Patriote* du 23 septembre 1849, et numéros suivants.

(4) *Discours de la Méthode*.

nombreuse. Il est évident que le commerce qui a ouvert les voies de communication dans ces contrées y a trouvé de grands avantages, et que les divers Etats d'Europe en pourraient trouver de plus grands encore, en fournissant des bras là où ils manquent et en soulageant d'autant les pays où ils sont exubérants. Si la politique adoptait ces mesures, ou au moins les protégeait au lieu de les entraver, l'humanité y applaudirait. Le moment pressenti par Voltaire est peut-être proche, où pour éviter une foule de maux « il faudrait envoyer la moitié de la nation en Amérique, si l'on ne voulait pas que la moitié de la nation mangeât l'autre (5). » Ces moments-là sont terribles — juin 1848 l'a prouvé — il ne faut pas s'enorgueillir des résultats souvent trompeurs d'une si triste victoire, et il est du devoir des philanthropes, comme des hommes d'état, de prévenir le retour de semblables événements et d'en empêcher l'éclat par des mesures salutaires. Il ne faut pas se le dissimuler, toutes ces mesures consistent principalement dans les moyens capables d'amener l'amélioration du sort de la classe qui travaille et qui produit. C'est la tendance particulière de chaque individu pris séparément; prétendre la détruire dans les masses serait une erreur et une faute; l'essayer, ce serait rendre le choc ou l'explosion inévitable. Plutôt que de tenter d'arrêter un torrent, il vaut mieux lui creuser des canaux et favoriser l'écoulement de ses eaux, parce que du moins on peut le contenir en le dirigeant. Il ne faut pas en vouloir trop aux hommes s'ils recherchent une meilleure position, c'est dans leur nature, et loin de les maltraiter à ce propos, nous devons au contraire les aider, car ainsi que l'a dit le célèbre Locke : « la nécessité de rechercher le véritable bonheur est le fondement de la liberté (6). »

Malheureusement le pire ennemi de l'homme c'est lui-même, le plus redoutable ennemi des hommes c'est l'intérêt personnel ou l'égoïsme. Il n'y a pas de mesure générale tellement bonne qu'elle ne froisse au moins quelques intérêts privés, et souvent ce sont ceux-ci, quoique les moies importants, qui font le plus de bruit et entravent davantage la marche des choses. Nous en avons eu récemment la preuve dans la question qui nous occupe ici. Dans un des Conseils Généraux de département, tenus en France l'année dernière, on a réclamé contre les émigrations du pays basque dans la Plata, et la raison, qu'on n'a pas craint d'invoquer à cette occasion, c'est que la diminution des bras fait augmenter les salaires dans le département ! Raisonnement barbare ! qu'on ne saurait trop flétrir, car c'est aussi celui des partisans de la *Traite des Nègres*, laquelle fournit au Brésil et aux Antilles des bras à bon marché. On a demandé aussi dans ce Conseil Général que l'Etat pûrût au rapatriement des pauvres Basques qui voudraient rentrer en France : d'abord c'est un droit que le Consulat à Montevideo n'a jamais nié aux Français malheureux, ensuite nous répondrons qu'il n'y a pas dans ces pays un seul Français, sur 300, qui ne préférât de beaucoup la position qu'il s'y est faite à celle qu'il avait chez lui; ceux qui veulent s'en retourner sont

(5) *L'Homme aux 40 écus*.

(6) *Essai sur l'entendement humain*. Liv. 11.

— Ne touchez à rien, dit-il, la régularité avant tout.

— C'est trop juste, dit le docteur.

Et il reprit sa place.

Il y eut quelques minutes de silence, pendant lesquelles on entendit seulement la plume du commissaire de police crier sur le papier raboteux du gouvernement, et pendant lesquelles on voyait les lignes se succéder avec la rapidité d'une formule habituelle à l'écrivain.

Au bout de quelques lignes il leva la tête et regarda autour de lui.

— Qui veut nous servir de témoins ? demanda le commissaire de police en s'adressant au maire.

— Mais, dit M. Ledru, indiquant ses deux amis debout qui formaient groupe avec le commissaire de police assis, ces deux Messieurs, d'abord.

— Bien.

Il se retourna de mon côté.

— Puis, Monsieur, s'il ne lui est pas désagréable de voir figurer son nom dans un procès-verbal.

— Aucunement, Monsieur, lui répondis-je.

— Alors, que Monsieur descende, dit le commissaire de police.

J'éprouvais quelque répugnance à me rapprocher du cadavre. D'ou j'étais, certains détails, sans m'échapper tout, à fait, m'apparaissaient moins hideux, perdus dans une demi-obscurité qui jetait sur leur horreur le voile de la poésie.

— Est-ce bien nécessaire ? demandai-je.

— Pourquoi ?

— Que je descende.

— Non. Restez là si vous vous y trouvez bien.

Je fis un signe de tête qui exprimait : Je désire rester où je suis.

Le commissaire de police se tourna vers celui des deux amis de M. Ledru qui se trouvait le plus près de lui.

— Vos nom, prénoms, âge, qualités, profession et domicile, demanda-t-il avec la volubilité d'un homme habitué à faire ces sortes de questions.

— Jean-Louis Alliette, répondit celui auquel il s'adressait, dit Etteilla par anagramme ; homme de lettres, demeurant rue de l'Ancienne-Comédie, n° 20.

— Vous oubliez de dire votre âge, dit le commissaire de police.

— Dois-je dire l'âge que j'ai ou l'âge que l'on me donne ?

— Dites-moi votre âge, parbleu ! on n'a pas deux âges.

— C'est-à-dire, Monsieur le commissaire, qu'il y a certaines personnes, *Cagliostro*, le comte de Saint-Germain, le Juif Errant, par exemple....

— Voulez vous dire que vous soyez *Cagliostro*, le comte de Saint-Germain, ou le Juif-Errant ? dit le commissaire en fronçant le sourcil à l'idée qu'on se moquait de lui.

— Non ; mais....

— Soixante-quinze ans, dit M. Ledru ; mettez soixante-quinze ans, Monsieur Cousin.

— Soit, dit le commissaire de police.

Et il mit soixante-quinze ans.

— Et vous, Monsieur ? continua-t-il en s'adressant au second ami de M. Ledru.

Et il répéta exactement les mêmes questions qu'il avait

faites au premier.

— Pierre-Joseph Mouille, âgé de soixante-un ans, ecclésiastique, attaché à l'église de Saint-Sulpice, demeurant rue Servandoni, n° 11, répondit d'une voix douce celui qu'il interrogeait.

— Et vous, monsieur ? demanda-t-il en s'adressant à moi.

— Alexandre Dumas, auteur dramatique, âgé de vingt-sept ans, demeurant à Paris, rue de l'Université, 21, répondis-je.

M. Ledru se retourna de mon côté et me fit un gracieux salut, auquel je répondis sur le même ton, du mieux que je pus.

— Bien ! fit le commissaire de police. Voyez si c'est bien cela, Messieurs, et si vous avez quelques observations à faire.

Et, de ce ton nasillard et monotone qui n'appartient qu'aux fonctionnaires publics, il lut :

« Ce jourd'hui, premier septembre 1831, à deux heures de relevée, ayant été averti par la rumeur publique qu'un crime de meurtre venait d'être commis dans la commune de Fontenay-aux-Roses sur la personne de Marie-Jeanne Ducoudray, par le nommé Pierre Jacquemin, son mari, et que le meurtrier s'était rendu au domicile de M. Jean-Pierre Ledru, maire de ladite commune de Fontenay-aux-Roses, pour se déclarer, de son propre mouvement l'auteur de ce crime, nous nous sommes empressé de nous rendre, de notre personne, au domicile dudit Jean-Pierre

ALEXANDRE DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

ceux qui ont gagné de quoi vivre, ou ceux que des affaires ou des intérêts de famille appellent chez eux.....

Si une parcimonieuse économie politique conseille l'agglomération, sur un seul point, d'un grand nombre de bras, afin d'obtenir leur travail à bras prix et de maintenir dans la population un esprit d'obscurantisme qui la rendit plus facile à conduire, c'est une spéculation odieuse! car l'humanité et l'expérience indiquent qu'une plus égale répartition des populations, sur toute la surface de la terre, pourrait produire aux hommes un travail mieux rétribué et leur procurer, avec plus de bien être, une plus juste liberté et plus de lumières.

(La fin au prochain numéro.)

DERNIERES NOUVELLES.

Par le *Capirabibe*, venu de Rio de Janeiro, nous avons eu des nouvelles directes de France qui vont jusqu'au 19 novembre dernier, et qui ne laissent pas le moindre doute sur la prochaine solution de notre question.

L'affaire de la Plata était la seule qui restât à résoudre par le cabinet, et les 17 et 18 il y avait eu conseil de ministres à ce sujet, d'où il en est résulté une décision que le pouvoir exécutif a communiqué le 19, à midi, à la Commission de l'Assemblée Nationale, chargée de faire un rapport sur les crédits supplémentaires. Ce rapport avait été confié à l'honorable M. Daru, qui possédait parfaitement la question et était d'opinion que la France ne pouvait faire moins, après les offres qu'elle avait reçues, que d'envoyer 4 à 6 mille hommes dans la Plata, tant pour faire respecter sa dignité, en cas de refus de Rosas, que pour assurer la paix, s'il est possible de l'établir sans coup férir.

Notre délégué, M. Lelong, a écrit également, et il invite à ses compatriotes à persévérer encore quelques jours, persuadé qu'il est du triomphe de notre cause.

Il n'est pas plus vrai qu'un chancelier ait été nommé pour Buenos Ayres, ainsi qu'on en a voulu faire courir le bruit il y a quelques jours, qu'il n'est vrai que M. Lemarié ait jamais été désigné pour la station de la Plata. Les personnes qui viennent ici nous rapporter des nouvelles alarmantes de cette nature, devraient penser qu'il s'agit avant tout ici de la vie et de la fortune de plusieurs milliers de leurs compatriotes, ainsi que de l'avenir du commerce français; elles devraient surtout avoir un peu de compassion pour des misères aussi respectables que celles qui affligent cette ville, et se rappeler que s'il est courageux de critiquer les heureux et les superbes, il n'est ni digne, ni honorable de se moquer des humbles et des malheureux. Ce n'est pas généreux, ce n'est pas français.

Nous pouvons assurer que le 19 novembre aucun ami n'avait encore été désigné pour la Plata, et l'on pensait que le gouvernement ne fixerait son choix qu'après la discussion de l'Assemblée Nationale. Cette discussion devait avoir lieu dans les derniers jours de novembre, et l'on était assuré que la parole serait portée, en faveur d'une expédition, par M. Thiers, Briffault (secrétaire particulier du président de la République) Berryer, Lainé, Vavin, Montebello, etc. Il n'est pas douteux, nous écrivons, que nous ayons dans cette nouvelle discussion une majorité aussi imposante que celle que nous avons eue le 30 avril.

M. le général Pecheco avait eu de fréquentes entrevues avec le président de la République, avec tous les ministres, avec M. Daru, le rapporteur de la Commission ainsi qu'avec un grand nombre de représentants.

La brochure de M. Lelong avait produit chez tous les hommes politiques une profonde impression, et elle ne sera certainement pas étrangère au succès qu'on nous promet.

Le banquier Rotschild escomptait toutes les traites du subsidé de Montevideo qui lui étaient présentées à un quart pour cent par mois.

En outre, il était arrivé au ministère, le 19 novembre, des nouvelles très importantes du Brésil, qu'on nous annonce devoir exercer une grande influence sur les résolutions du cabinet français.

Patience donc! Après 7 ans, nous ne saurions en manquer pour 15 jours. On peut attendre très prochainement l'arrivée d'un vapeur ou d'un navire de guerre, porteur de la décision de la France.

Dans notre article sur la distribution des prix il y a eu plusieurs paragraphes d'omis; nous venons de réparer cette erreur.

L'allocution en français que nous avons donnée est celle de l'élève D. Santiago Cortés; le discours prononcé par le jeune Jacobo Varela est le suivant :

« C'est un bien grand bonheur pour moi, monsieur le Ministre, d'avoir été unanimement approuvé dans tous les cours que j'ai suivis pendant l'année scolaire qui finit aujourd'hui.

« C'est la seconde fois, monsieur le Ministre, que vous vous avez daigné m'honorer, en m'accordant les médailles qui brillent sur ma poitrine, et que je conserverai sur mon cœur pendant toute ma vie.

« C'est aussi pour la seconde fois que j'ai l'honneur de vous adresser la parole pour vous remercier de tant de distinctions, et vous en témoigner toute ma profonde reconnaissance.

« Mais ce n'est pas pour moi seul, que je prend la parole en ce moment. Vous avez devant vous réunis dans cette enceinte, tous les élèves du Collège National. La joie, dont ils sont animés est peinte sur leurs visages. Elle doit être la plus douce récompense que votre cœur puisse ambitionner.

« Ceux qui, comme moi, ont mérité l'insigne honneur de triompher dans l'arène qu'ils ont parcouru, quoique fiers de leurs triomphe, avouent cependant, qu'ils ne le doivent qu'à votre bienveillante protection, aux veilles incessantes de leurs professeurs, et à l'intérêt que leur ont manifesté les amis de l'enfance.

« Daignez donc agréer, monsieur le Ministre, les remerciements, et les vœux de tous mes condisciples, que ma faible voix vient vous exprimer en leur nom et au mien. Honneur et reconnaissance au Gouvernement de la République !!!

« Amour et vénération à nos parents, et à nos professeurs!!! Gratitude à tous ceux qui ont contribué à assurer notre triomphe!!! »

Les nouvelles commerciales de Buenos Ayres ayant été imprimées d'une manière inintelligible, dans notre dernier numéro, nous les reproduisons dans celui-ci, telles qu'elles nous ont été transmises par une personne digne de foi.

« On écrit de Buenos Ayres par la *Fama*, arrivée hier soir, que les affaires continuent à être dans le plus déplorable état sans aucun espoir d'amélioration.—Les arrivages continuels d'Europe encombrant de plus en plus la place.—Les produits manufacturés n'y trouvent aucun débouché dans l'état actuel du pays.

« Il existait sur rade, 27 navires français,—dont—2 allaient partir sur lest pour Bourbon;—1 idem idem pour les Antilles,—12 sans aucune espèce de fret ni espoir d'en obtenir.

« Deux navires étaient disposés à prendre du fret pour les mers du Sud, pourvu qu'on leur payât les frais de port—A un autre on a offert 4000 francs pour retourner en Europe!!! »

NOUVELLES DIVERSES.

Le pacha d'Egypte vient, définitivement, d'adopter, pour son armée, l'uniforme des troupes ottomanes. Ces jours derniers, une grande quantité de caisses ont été expédiées de Marseille pour Alexandrie avec des uniformes turcs.

(Journal du Havre.)

Un négociant de Liverpool fait fabriquer, en ce moment des maisons en fer pour la Californie. Ce négociant a passé, récemment, au contrat, aux termes duquel il s'engage à fournir dix de ces maisons dans l'espace de deux mois. Toutes sont destinées aux habitants des régions arrières.

(Idem.)

Un entrepreneur italien se trouve actuellement à Paris pour engager une troupe d'artistes équestres pour Honolulu, capitale des îles Sandwich, dans l'Océanie. (Idem.)

On lit dans le *Morning Herald* : « Lundi dernier, la vente d'une femme a eu lieu dans un cabaret, à Horton. Le prix, fixé à 5 sh. 6 d., a été payé en la présence et avec le concours et du consentement de la femme, qui a suivi son acheteur chez lui. Le lendemain de la vente, le vendeur a eu du regret de son marché, et il a tenté tous les moyens de ravoit sa femme, mais sans succès.

On fit dans le *Courrier des Etats-Unis* :

« Les journaux de Louisville annoncent l'arrivée en cette ville d'un bâtiment bizarre, venant des sources de Kentucky. Ce n'est ni un bateau à vapeur, ni un navire à voiles, ni une embarcation à rames. Deux pirogues attachées ensemble, et sur lesquelles on a construit un pont, puis une cabine, à l'arrière, une roue que deux mules met-

tent en mouvement : tel est la description de cet étrange esquif, sur lequel cinq ou six familles se sont embarquées pour émigrer dans l'Ouest. Nécessité est mère de l'industrie. » (Idem)

Ainsi que nous l'avons dit ce matin, les avis des Etats Unis, regus par le *Caledonia*, sont tout à fait dénués d'intérêt. La nouvelle de la nomination de M. Bois le Comte, en remplacement de M. Poussin, est commentée dans les termes les plus bienveillans par la presse de New York et de Washington. On a su, au gouvernement français, un gré infini de n'avoir pas mis un faux point d'honneur à soutenir quand même un représentant qui se trouvait personnellement en délicatesse avec le cabinet de Washington. Les journaux américains rappellent, avec bon goût, à cette occasion, les services que la France rendit naguères à la Jeune-Amérique, et se félicitent qu'une rupture ait pu être évitée. On assure, au reste, que le différend a été causé non par la réclamation elle même, mais par les formes dans lesquelles elle se produisit, et que le cabinet a fait savoir à M. Poussin, et le remerciant, qu'il était prêt à poursuivre la négociation avec tout autre agent.

On écrit d'Alger : « Par disposition testamentaire, M. Fortin d'Ivry, décédé dans son domaine de Chaïba, il y a quinze jours, a laissé toute sa fortune aux pauvres, Ses propriétés de France, qui donnent un revenu de 50.000 fr. au moins, seraient destinées au soulagement des pauvres de la métropole. Ses terres d'Algérie, parmi lesquelles sont compris les domaines de Chaïba et de la Régain, d'une contenance de 5.500 hectares, seraient spécialement réservées pour les pauvres de la colonie. M. Fortin d'Ivry dans son testament, consacre 200.000 fr. à la construction d'un hôpital civil près d'Alger. »

Sous ce titre : UN CANARD ELECTRISE, le même journal publie celui que l'on va lire :

« Pendant deux jours, New York a été privé de communications télégraphiques avec Eric : les canards en sont la cause. Une bande de ces imprudens volatiles est, en effet, allée se jeter sur les fils électriques, à l'endroit où ils traversent l'Hudson, et les a mis en désarroi. Les étourdis ont, d'ailleurs, été punis par où ils avaient péché; le télégraphe était en action au moment du désastre, et le chef de la troupe a été tué par la commotion électrique. La dépêche qui était en route a donc abouti... à un canard. »

Habillements

CONFECTIONNES.  
CHEZ M. R. CAPMAS.

Rue 25 Mai, n° 163, à côté de la maison de M. Antonio Montero.

Assortimens variés en habits de drap noir fin; redingotes en drap noir et de couleurs; id. de drap merinos; id. de casimir pour été; paletots d'été en merinos, casimir et autres étoffes; pantalons de casimir noir et de couleurs; id. de drap noir; beaux coupons de casimirs et de dernière mode, gilets de soie; id. de piqué; id. de satin; pantalons de nankin à 3 piastres; gilets de nankin à 2 piastres; pantalons en coutil de couleur à 2 piastres; id. id. autres classes à 12 reaux.

Demande

Un jeune homme de dix-huit ans, qui vient d'arriver de France, ayant une jolie écriture, et sachant très bien calculer, voudrait se placer dans une maison de commerce, ayant déjà travaillé en qualité de commis.

Il donnera de bons renseignements. S'adresser au bureau du PATRIOTE.

On Achette

Le 10<sup>me</sup> volume de la REVUE INDEPENDANTE, publiée à Paris en 1843, à la librairie de D. Jaime Hernandez, rue du 25 Mai.

**Remate.**

REMATE DE MERCADERIAS INGLESAS.  
Por Courras Smith y Ca.

En los almacenes de deposito de la Aduana, al lado del muelle "Victoria."

El Martes 29 del presente, á las 12 en punto de la mañana, se procederá á la venta, á la mas alta postura por autorizacion del Sr. Consul General de S. M. B. y cuenta de quien correspondiera de parte del cargamento de la Barca Inglesa "Mary Sophia" procedente de Liverpool, su capitán James Blain, el que consiste en cantidad de lienzos, madrasas, zarzas, hilo de ovillo etc., recientemente desembarcados, todo en buen estado y en lotes á la vista.

Acto continuo se venderán en la Barraca de los Sres. Parry y Ca.

EN UN SOLO LOTE.

20 toneladas carbon de piedra provenientes del Buque arriba nombrado.

**Teatro Nacional.**

GRAN FUNCION EXTRAORDINARIA.  
Y ULTIMA POR LA COMPANIA RAVEL.  
A BENEFICIO DE CARLOS WINTHER.  
El Domingo 27 de Enero de 1850.

El Sr. Winther, al despedirse del respetable público de Montevideo al cual tiene tantas simpatías por las multiplicadas demostraciones que ha recibido de él en sus trabajos, ha dispuesto su última función en el orden siguiente.

Después de la sinfonia de costumbre principiara:

PRIMERA PARTE.

DANZAS EN LA CUERDA.

Por el Sr. Winther (único en su género), Le Jeune, Américain y Le Petit-Amour.

SEGUNDA PARTE.

LA VIENESA.

Bailada por las señoritas Flora y Julia Lehmann. Intermedio por la orquesta de 15 minutos.

TERCERA PARTE.

ROBERT MACAIRE Y BERTRAND.

Baile cómico en un acto, en el cual el Sr. Winther ejecutará el rol de Bertrand.

Robert Macaire y Bertrand, dos ladrones, A. Lehmann y Carlos Winther.—Monsieur Dumon, L. Ferin.—Monsieur Beaumont, propietario, Mlle C. Lehmann.—Blacon, gendarme, Gustavo Deloney.—Mlle Rose, hija de Mr. Dumont, Mme Winther.—Crichtette, Julia.—Fanchette, Flora.

CUARTA PARTE.

LA POLKA CON TRES PIERNAS.

Baile nuevo no ejecutado aun sino por la Compañía Ravel.

QUINTA PARTE.

Brillantes variaciones de violín, con acompañamiento de la orquesta, compuestas y ejecutadas por el joven violinista español, D. Manuel de Guridi.

SESTA PARTE.

COMBATE DE PUJILATO.

Ejecutado por los Srs. A. Lehmann y Deloney.

SETIMA Y ULTIMA PARTE.

LA MUERTE DE ABEL.

CUADRO HISTORICO EJECUTADO POR CUATRO JOVENES. Abel, Petit Amour.—Cain, Jerome.—Adan, Julia.—Eva, Flora.

Con el cual terminará el espectáculo; siendo este último iluminado con fuego blanco.

A las 8 1/2.

La compañía Ravel concluye sus trabajos con esta función, pero al separarse de este generoso y hospitalario país lleva grabado en su corazón el noble nombre Oriental simbolo de su ilustración.

CARLOS WINTHER,  
Director de la Compañía.

Habiendo concluido la temporada con la función pasada, todas las aposentaduras de esta se venden en la calle de Buenos Ayres n° 106, siendo preferidas las personas abonadas hasta el jueves á la oración, hasta cuya fecha pueden mandar recogerlas.

**Avis au Public.**

Nouveau procedo pour guerir les cors aux pieds. S'adresser calle del Uruguay, n. 60, depuis 3 heures jusqu'à 5 heures de l'après midi. On ne paye qu'après parfaite guerison.

**ANNALES.**

de  
L'EXTINCTION DU PAUPERISME,  
REVUE

de  
L'ASSISTANCE PUBLIQUE, — LA CHARITE PRIVEE LA  
COLONISATION INDUSTRIELLE ET AGRICOLE DANS  
TOUS LES PAYS,  
Considérée comme moyen de parvenir à l'extinction du  
Paupérisme

SOUS LA DIRECTION DE

M. PAGANELLI DE ZICAVO,

Secrétaire du Conseil de Colonisation et d'Emigration,

11, PLACE DE LA BOURSE,  
à Paris.

Les Annales de l'Extinction du Paupérisme paraissent trois fois par mois (à compter du 1er septembre 1849), le 1er, le 11, le 21, par cahiers de deux à trois feuilles, et forment à la fin de l'année deux beaux volumes, chacun d'environ 800 pages grand in-8°, avec gravures, plans et illustrations.

Mode de Souscription.

Les produits de cette publication étant consacrés à la Caisse de secours pour l'emigration et le placement des familles pauvres, on a cru devoir adopter un mode particulier de souscription.

Il y a pour la Revue trois sortes de souscripteurs: les souscripteurs abonnés,—les souscripteurs propagateurs,—les souscripteurs lecteurs,—lesquels sont soumis aux conditions suivantes:

Souscripteurs abonnés.

Les souscripteurs abonnés ont à payer:

EN FRANCE.

A L'ETRANGER.

Par an.....18 fr.

Même prix, les frais de

Par six mois.....10 fr.

poste en plus.

Souscripteurs propagateurs.

Les souscripteurs propagateurs sont tenus de garantir à l'administration de la Caisse de Secours un minimum de dix souscripteurs lecteurs dont les cotisations sont par eux reçues et transmises aux représentants de la Caisse de Secours qui leur sont désignés dans chaque département. En reconnaissance de leurs bons offices, les souscripteurs propagateurs gardent, en propriété, la collection de la Revue, pour chaque volume de laquelle ils reçoivent une belle couverture illustrée et portant leur nom.

Souscripteurs lecteurs.

Les souscripteurs lecteurs doivent une cotisation de cinq centimes pour la lecture de chaque cahier de la Revue, dont chaque numéro devra leur être laissé au moins pendant un jour. Cette cotisation doit être versée dans les mains du souscripteur propagateur.

H. LAGOUARDERE.

**Relieur.**

RUE DES 33 N° 46.

A l'honneur de prévenir le public qu'il vient de rouvrir son établissement de relieur. Les personnes qui voudront l'honorer de leur confiance seront servies avec la même exactitude qu'antérieurement. Il se charge de la confection des livres pour les maisons de commerce et il se charge de faire toute sorte d'ouvrages en carton, il repare aussi les livres de commerce à domicile.

**Aviso al publico.**

En los dias 28, 29 y 30 del corriente mes de Enero á las puertas de la Escribania del Juzgado de lo Civil se han de hacer Almonedas y remate, en el mayor y mejor postor de una casa sita en la calle de Misiones número 214, perteneciente á la testamentaria de D. Juan Uzet, tasada en todos sus ramos en la cantidad de 6033 pesos, 745 centavos, que se vende para con su producto hacer pago á una acreedora.—Las personas que quieran hacer postura concurriran al paraje designado donde seran admitidas las que hicieren conforme á derecho.

Montevideo Enero 23 de 1850.

Castañaga.

**Idioma Francés.**

Desde hoy ofrezco dar lecciones de este idioma segun los principios de Chantreau y de Harmonière.

Ocurrase á la casa N° 160 calle de Zavalá.

ARSÈNE ISABELLE.

**Pour le Havre.**

La BONNE JENNY, capitaine F. AUBERT, qui a de superbes emmenagemens pour passagers, partira le 1er. février. S'adresser pour traiter des passagers, rue de las Camaras n° 41, ou chez Sagory et Kuntz, près du Môle.

**montrichar.**

RUE DU JUNCAL, N° 46.

Arrange les vieux chapeaux qu'il met à neuf, blanchit les chapeaux de paille en toute perfection.

Les ouvrages suivants reliés ou brochés sont en vente à l'imprimerie du Patriote.

Les Peches Capitaux.—L'Orgueil.

Les Peches Mignons.

Gingènes ou Lyon en 1793.

Les Mystères de l'Inquisition.

La Gorgone.

Le Juif-Errant.

Les Mystères de Paris.

Tous ces ouvrages se vendent au Rabais.

EN FEUILLETONS.

Le fils de l'Empereur.

Les Mystères de Sainte Helène.

Le Sansonnet.

Nous invitons les personnes qui desireraient se procurer le premier ouvrage en entier de la collection des SEPT PECHES CAPITAUX, à adresser sans retard leurs demandes á l'imprimerie du journal, où il ne s'en trouve que très peu d'exemplaires.

**AVIS.**

M. Auguste Chadafau, prévient le public et principalement les cafetiers, qu'il vient d'ouvrir une fabrique de liqueurs et de sirops, dans la rue du 18 Juillet n. 82; il prévient aussi les amateurs de bon gout qu'il a reçu de Franco, toutes espèces de jus et fruits pour faire toutes sortes de sirops, comme

sirop de limon ou de citron,

idem de vinaigre,

idem de vinaigre framboisé,

idem de groseille,

idem de framboise,

idem d'orgeat,

idem orangeade,

le tout au prix d'une pataque la bouteille et 8 400 reis la douzaine.

On trouvera dans le même établissement toutes sortes de jus de fruits pour faire les gélées et glaces et un grand assortiment de liqueurs et d'eau de vie á un prix très modere.

**DENTISTE.**

Napoleon Aubanel, déjà connu á Montevideo, ou il exerce sa profession depuis plusieurs années, a l'honneur d'annoncer á ses habitants qu'il a transféré son domicile dans le logement qu'occupait le defun Frederic Vaniseghen.

On trouve chez lui un grand assortiment de dents naturelles idem de composition dite incorruptibles et tout ce qui concerne sa profession.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance, le trouveront chez lui depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures apres midi.—Il se transportera aussi á domicile.

Il offre aux indigents ses soins gratuitement depuis midi jusqu'à deux heures.

Rue des Misiones, n° 118.

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue Perez Castellanos, n° 162.